



L'Echo
DU
LABRADOR
CANADIEN, Courrier mensuel
de la Préfecture Royale du Golfe St-Sauveur.

Rédaction = Adresser aux P. P. S. Missionnaires, Rivière Pentecôte, P. Q.
Abonnements : \$0.50 pour la Préfecture ; - \$1.00 pour le Canada ; - 6^{fr} pour la France.

Texte 1 - Manicouagan - Les Outardes. (Novembre 1903)

Texte 2 - Une alarme à Manicouagan. (Décembre 1903)

Texte 3 - Missions d'Hiver, Manicouagan - Pointe-aux-Outardes. (Mars 1904)

Texte 4 - Un funiculaire sur la Côte-Nord du St-Laurent. (Avril 1904)

Texte 5 - Aux Fourches! (Mai-Juin 1904)

Texte 6 - Une visite nocturne ... Le salut du petit Labradorien. (Juin 1904)

Texte 7 - Une séance de prestidigitation au Labrador Canadien. (Août 1904)

Texte 8 - Manicouagan: origine du chantier; la mission; possibilités de l'avenir. (Février - Mars 1905)

Texte 9 - Au fond d'un puits. (Juin 1905) ... Texte à lire dans la section « Journal La Côte-Nord du 21 Juillet 1965 »

MANICOUAGAN – LES OUTARDES.

Manicouagan! Si vous saviez quel bel emplacement c'est!... Je ne crois pas qu'il ait beaucoup de sites pareils au monde! C'est une petite baie formée par la Manicouagan et le large d'une lieue à peu près, en face de notre presbytère. – Je n'ai pas besoin de vous parler des rues ni des trottoirs ils ressemblent tant à ceux de Pentecôte! – Il y a ici 30 feux peut-être. On compte une douzaine de pensionnaires chez M. Morphée : ajoutez-y le curé et son vicaire et vous avez une idée de Manicouagan. – Notre seconde station, sise à onze lieues d'ici et composée de gens paisibles et fort aimables au nombre de 80. Quelques fermes dont l'une à une lieue de Manicouagan, l'autre à deux ou trois du côté de la Pointe aux Outardes, et enfin cinq ou six autres au-delà des Outardes : voilà toute notre mission. On dit qu'un contingent considérable d'ouvriers va nous être amené pour la coupe du bois en hiver. Si l'on en avait 300, comme on l'espère, cela ferait le bonheur du collègue qui compte beaucoup sur les piastres à venir pour s'acquitter du bilan de nos dettes. – Dois-je maintenant vous narrer l'aventure de ma dernière tournée apostolique?... Avec l'autorisation de mon curé, je partis donc un samedi à 11 h du matin. Trois jeunes gens vigoureux équipèrent une barque et dans une heure nous avions atteint l'autre rive du Manicouagan. (Il faut toujours l'atteindre cette rive pour gagner les "Outardes") Là, nous avons quelques paroissiens que je stupéfiais absolument quand je leur appris que j'étais déterminé à me diriger le soir même, à pied, vers la Pointe-aux-Outardes. Enfin, ils se décidèrent à atteler un cheval malheureusement boiteux pour la circonstance, et en route! La voiture me laissa ma liberté à deux lieues de distance, et ici lors (il était 3 h), je me mis en devoir de parcourir 6 ou 7 lieues de grève, sans trop penser aux ours qui y rôdent parfois, en quête sans doute de quelque marsouin échoué ou endormi au soleil. Tout alla fort bien jusque vers 6 h. Point d'ours, point de pas : le calme absolu. La mer était basse; quelques rivières qui sont un obstacle insurmontable à mer haute furent facilement franchies. Mais alors, le temps me parut long et le chemin aussi. La réflexion, une réflexion grave, inquiète, vient avec la nuit. On m'avait dit que j'aurais pu dépasser la Pointe sans la voir et qu'alors!... On m'avait répété que je faisais un acte imprudent, etc... Toutes ces idées me troublaient. Et puis, j'avais rencontré à la "Grosse Pointe" un véritable package tout fraîchement engraisé. Si la Pointe aux Outardes se trouvait de l'autre côté par derrière les sapins ?..

Le pauvre marcheur n'en pouvait plus... Une bouteille de vin de messe se trouvant dans son sac, il reprit le chemin de la grève, comme il put, et enfin, vers 9h½ du soir, il aperçut un chemin, un vrai sentier celui-là, qui le conduisit à la première demeure du village. Il ne lui en fallut pas plus et après un repas sommaire, il coucha dans l'unique lit de la salle sise au rez-de-chaussée. Une nuit pleine de rêves, de cauchemars, de sueurs rentrées, d'agitation! Il en fut quitte heureusement pour un gros rhume et il put, malgré tout, faire la plus consolante des missions au milieu des plus aimables gens du monde...

L.Garnier.

Nos Dépêches

UNE ALARME À MANICOUAGAN

Figurez-vous que jeudi dernier, il prit à mon confrère et à moi, l'envie bien naturelle pour des habitants de la Côte Nord, de faire un tour en forêt. Le Père revenait d'une mission pleine d'aventures et d'insomnies, pendant laquelle il avait encore dû passer une nuit en mer. De mon côté pendant plus de huit jours j'avais gardé la chambre pour cultiver un rhume. Bref, l'un et l'autre voulions jouir du grand air et de la liberté. Et nous voilà partis sans rien dire à personne de nos projets, du reste tout à fait imprécis.

Il faisait un temps superbe; point de moustiques dans les bois. Les ours ont fui dit-on. Le jour était de tout point admirablement choisi. Remarquez que la forêt a ses charmes.

D'abord, un véritable sentier s'ouvrait devant nous. C'était selon l'expression reçue ici, le chemin "du portage" qui conduit aux campements d'hiver. Il avait été élargi tout dernièrement et était très viable pour deux hommes qui voulaient faire le sacrifice de ne point marcher côte à côte. Mais quelle variété, à gauche, à droite, devant soi! Partout des arbres de différentes grandeurs sinon de différents aspects. Sur les bords de notre sentier on n'apercevait que framboisiers encore verdoyants malgré les gelées déjà fortes des jours précédents, que fraisiers jaunissants il est vrai, mais pleins d'espérance pour le printemps prochain. Et les nombreuses petites rivières, et les cascades et les doux murmures donc!

Quel beau pays! Et ainsi de jouissance en jouissance on arriva au premier camp puis au deuxième et encore à une rivière où gisaient nombreuses des huitres perlières. Quelle fortune si l'on trouvait seulement une perle! Et l'on cherchera quelques minutes. Mais je crois que des minutes ne suffisent pas et que des jours entiers n'auraient pas suffi à nous enrichir.

Nous continuâmes encore. Cinq fois j'avais proposé à mon compagnon de rebrousser chemin. Les Religieuses allaient s'inquiéter en ne nous voyant point arriver pour la prière qui se dit à cinq heures et pour le souper qui la suit.

Mais la forêt était toujours là, magnifique en ce jour fait exprès pour nous. Précisément, une perdrix venait de prendre son vol à notre vue!-

Enfin, vers quatre heures et demie nous résolûmes de revenir sur nos pas. Plus joyeux encore qu'à l'aller, nous devisions de tout un peu et marchions grande allure. Les trois ou quatre lieues que nous avions à parcourir nous parurent une distance méprisable et déjà nous étions à un mille de notre "cité" quand... (Quelle ne fut pas notre surprise! -.) Trois hommes parurent à un détour en disant : "Les voilà"! Puis sans plus d'explications, ils se mirent en devoir de tirer en l'air, car ils étaient armés de fusils!

Je ne comprenais pas encore, ni mon confrère non plus, ou plutôt, je ne comprenais que trop. Je compris mieux encore quand j'aperçus vingt hommes au moins, accourant aussi vers nous. Inutile de vous dire l'impression que fit sur moi cette rentrée triomphale; je faisais mille excuses, puis je riais et faisais rire ces braves gens - Ce qui n'empêchait pas que je pestais en moi-même! Cependant, les coups de fusil retentissaient de toutes parts; la petite cloche de la chapelle essayait aussi de se faire entendre jusqu'aux coins les plus reculés de la forêt où tous nous croyaient égarés, le moulin

sifflait comme aux grands jours. Tout Manicouagan était en émoi. Les soupers fumants avaient été abandonnés par les hommes, et les femmes, je l'ai su depuis, faisaient des vœux, offraient des neuvaines, promettaient des prières, etc. pour le retour de leurs Pères. N'était-ce pas malheureux! Un prêtre aimé venait de les quitter et voilà que ses deux remplaçants s'égarèrent en forêt et s'exposèrent à la dent impitoyable des ours et autres bêtes!!- J'en rêve encore.

Quand nous entrâmes au presbytère, il était six heures et demie ou plutôt six heures et quart, selon la montre du confrère qui ce soir-là, par malheur, avait encore gardé l'heure de la Pointe-aux-Outardes! Espérons qu'une autre fois nous serons plus sages - - -. Je ne voudrais pourtant pas gager ma tête à couper.

L. GARNIER

**MISSIONS D'HIVER
MANICOUAGAN – POINTE-AUX-OUTARDES**

Les lecteurs européens de l'"Echo" seront certainement heureux d'y rencontrer un récit de voyage sur la Côte Nord par ce temps de neige et de glace, quelque peu expérimentée que soit la plume qui se permet de le faire.

Quel contraste trouveraient donc ici, ceux qui ont pris la louable habitude de se faire transporter dans le métropolitain, les automobiles, les tramways, les chemins de fer, voire les simples fiacres de la vieille capitale.

Il avait été résolu dès le commencement de l'automne que l'un de nous chanterait la messe de minuit dans la chapelle de notre seconde desserte, dans cette toute petite chapelle qui domine là-bas, sur la falaise, les flots du St-Laurent, attestant que dans ce coin solitaire des âmes aiment aussi et adorent N. S. Jésus-Christ.

À notre âge, certes, et étant donné notre inexpérience des lieux, on ne peut pas prévoir à l'automne ce que seront les chemins à l'hiver. Je suis un brave, sans me vanter, et pas un instant je n'avais pensé manquer à ma promesse.

*Cependant, les lettres ne venaient plus, et les postillons "d'en haut" (*1) retardaient toujours leur voyage. Comment tenter l'aventure, moi, si les hommes du pays n'osaient pas le faire! Et l'odyssée du mois de septembre se présentait à mon esprit toute pleine encore de vents glacés et de vagues grognements de bêtes fauves le soir,- à neuf heures,- sur la grève sans fin!-*

Mais, voici que le 23 décembre quatre chiens arrivent à Manicouagan au grand trot. Les préparatifs ne furent pas longs, et je partis.

Un "cométique" (c'est le nom de ces traîneaux à chiens), me transporta de l'autre côté de la rivière. Douce traversée pendant laquelle le missionnaire, longuement enveloppé dans une épaisse fourrure, contemple à loisir la vaste plaine de glace et de neige qui a succédé aux flots quelquefois, agités du Manicouagan, et se dit que les voyages d'hiver valent deux fois les passages en canot où il faut jouer de la rame et éviter les écueils et les coups de vent.

Une lieue fut ainsi faite le soir. Il en restait sept pour le lendemain!

Le jeudi, vers neuf heures les chiens me rejoignaient, comme il avait été convenu. La sainte messe était dite, car j'avais eu la précaution d'emporter la petite chapelle indispensable. Le bréviaire était récité : en mission c'est encore la méthode du P.Cochet qui est la meilleur "quam primum, quam primum"!...

Ici, un détail pour les Européens seulement. Le missionnaire déjà muni de trois ou quatre paires de bas, les recouvre encore d'une épaisse chaussure en feutre; une paire de "caribous" met le tout à l'abri de l'humidité et de la neige. Le pied n'est plus élégant, je l'avoue, mais, comme il se sent seul, alors prêt pour la marche et la course! On laisse là l'encombrante fourrure; la douillette est attachée sur le cométique; le casque à poil est nécessaire, les mitaines aussi... Retroussons notre soutane... Les chiens sont en ligne et le conducteur les entraîne déjà...

Figurez-vous une longue grève couverte de neige, de glace et de glaçons, offrant ici des crevasses de tous genres, là, des glaces luisantes comme le verre, plus loin des pentes raides et de distance en distance, de plus larges ouvertures où un ruisseau timide essaie encore de se frayer une voie à travers ces obstacles. Le mieux, au début du moins, était de suivre le cométique comme je pouvais, mais, j'avais beau allonger le pas et imiter le "piou-piou" de France quand le caporal a commandé : "Pas de gymnastique, marche"!

Les chiens n'eurent bientôt distance d'un kilomètre et plus. Quand mon guide jugea que j'avais assez couru pour la force de mes poumons, il m'attendit et je m'assis aussi bien que possible sur la "boîte aux lettres". Cette fois, les chiens surpris sans doute par un semblable fardeau, ralentirent leur marche. Hélas! Pas encore assez pour mon imprévoyance. Que voulez-vous! On n'a pas l'œil exercé du premier coup. On voudrait bien voir l'horizon de temps en temps et aussi les flots bleus. Cela repose!

De plus, pour la première fois on ne songe pas à mettre pied à terre à tous les obstacles qui se rencontrent- et alors- on tombe, on fait la culbute entraînant le char avec soi. J'avoue cependant que je préfère de beaucoup les chutes du cométique à celles qui vous surprennent pendant la course à pied : on tombe de moins haut et c'est moins dangereux!

On jugera un peu, par cette courte description, ce que doit être mon voyage. Après un dîner succinct mais substantiel chez l'unique habitant de cette grève, nous reprîmes notre trajet, de plus belle. Ai-je couru l'espace de trois lieues, ai-je été traîné l'espace de quatre?-. Il pourrait se faire! Combien avais-je à l'arrivée, de chutes à enregistrer? Je ne sais pas trop. Toujours est-il qu'en mettant pied à terre (c'est une métaphore au Canada, l'hiver!) le soir à cinq heures, à la Pointe-aux-Outardes, j'étais un peu-. troublé et fatigué de cette excursion nouvelle.

Notre petite chapelle était gaie vers minuit! Cinq lustres en bois portant chacun quatre bougies, faisaient resplendir la nef. L'autel, où paraissaient quelques lis, étonnés sans doute eux aussi, d'être arrivés sains et saufs sur le cométique de la Côte Nord, chers souvenirs de France et de Redon, était étincelant avec ses trente cierges déposés avec art. Deux hommes, l'un de cinquante ans, l'autre de trente revêtirent la soutane et le surplis et furent les répondants. Le Gloria et le Credo de la Messe Royale retentirent pour la première fois, à pareille heure, sous les voûtes de la petite chapelle; les cantiques de Noël firent merveille; les communions furent ferventes et nombreuses.

Comme le missionnaire est donc bien dédommagé de ses fatigues quand il voit des âmes revenir à Dieu dans ces circonstances solennelles et quand il est convaincu d'avoir procuré le plus vif plaisir aux ouailles qui lui sont confiées! Beaucoup n'avaient jamais vu de messe de minuit à la Pointe-aux-Outardes et la cérémonie de Noël 1903 restera, j'en suis sûr, comme un souvenir heureux, inoubliable, dans la mémoire de tous.

Et maintenant, les chiens sont de nouveau attelés! Rentrons à Manicouagan par le même chemin, mais prenons plus de précautions qu'à l'aller - Le prochain voyage s'effectuera sans encombre sans la moindre chute, c'est entendu. Mais l'avenir est à Dieu -.

L. Garnier

*(*l) On sait que le service de la poste qui se fait, sur la Côte-Nord, par bateau dans la belle saison, est faite l'hiver par terre, au moyen de traîneaux tirés par des chiens, depuis Tadoussac "en haut" du Fleuve jusqu'à Blanc-Sablon, point le plus "en bas", près du détroit de Belle Isle. Chaque traîneau porte cent livres de correspondance et journaux.*

UN FUNICULAIRE SUR LA CÔTE-NORD DU ST-LAURENT (MANICOUAGAN)

Notre presbytère et notre Église sont situés sur la hauteur qui domine la Cité. De là, le regard peut contempler un vaste horizon qui ne manque pas de charmes :

"Que j'aime à contempler dans cette anse écartée
La mer qui vient dormir sur la grève argentée,
Sans soupirs et sans mouvements!" -

L'on aperçoit devant soi, le large golfe du Manicouagan aux flots tranquilles, la rive droite du même fleuve, et enfin, par-delà le St-Laurent, sur la gauche, la côte de Gaspé, tout aussi neigeuse, semble-t-il en ce moment, que la Côte labradorienne.

Cette situation culminante, que l'on ne saurait trop apprécier, nous le devons à notre prédécesseur qui a pu, par son énergie, malgré de nombreuses résistances, mettre l'Église à sa vraie place, bien en vue de toutes parts.

Un inconvénient grave nous a montré, hélas! que les postes les plus élevés ne sont point à l'abri de la misère. Pendant un an Monsieur le Curé a dû faire prendre l'eau au bas de la colline à soixante pieds au-dessous du presbytère. Et nous étions condamnés à la même détresse, obligés d'entendre et de redire toujours la même plainte pénible : "Oh! si nous avions de l'eau à volonté

"Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour" – a dit le poète.

Nous nous mimes donc à la recherche d'une pompe assez puissante pour attirer le précieux liquide jusqu'à nous et à chaque occasion, commission fut donnée à nos amis de nous en trouver une -. au moins dans la capitale de la province. – Elle ne vint point, hélas! On creusa un puits du côté de la rivière : le résultat fut négatif! Après avoir perdu l'espoir d'aspirer l'eau, on résolut de la refouler en installant une pompe "ad hoc" tout auprès de la source -. Mille difficultés ont surgi et ont fait abandonner ce projet, ou plutôt, un expédient des plus ingénieux et auquel St-Joseph, que Sœur Ste-Lydie priaît souvent dans le secret, pourrait-bien n'être point étranger, a rallié soudain les suffrages.

Je me rappelle que le divin Homère donnait à l'astucieux Ulysse une épithète de traduction facile, même pour les ignares dans la langue des dieux, tant elle revenait souvent. C'était "un homme fécond en ressources".

Un homme semblable habiterait-il sur la Côte Nord?

Plusieurs confrères le penseront avec moi. Toujours est-il qu'une invention nouvelle, géniale, fait ici, l'admiration de tous en même temps qu'elle nous rend le plus signalé des services.

Lui donnerai-je le nom prétentieux de "char aérien" ou celui non moins nouveau genre de "funiculaire de la Côte Nord" ? J'aime mieux essayer de le décrire sommairement, - De distance en distance, trente poteaux ont été enfouis avec un lourd maillet : Je revendique l'honneur de les avoir tous rangés sur deux lignes plus ou moins droites depuis le haut

jusqu'au bas de la côte. À d'autres le mérite d'avoir accompli tous les travaux délicats, ceux surtout qui ont demandé de l'adresse et du coup d'œil. "Cui honor, honor!" – Des planches relient les poteaux les uns aux autres, et c'est, sur ces rails dernier modèle que glissera un "aqueduc" rappelant de bien loin par ses dimensions ceux que dût construire "Pauban" (?) à l'époque du grand roi, mais les surpassant tous par le fini de ses différentes parties. Tout entier en bois, si l'on en excepte quelques anneaux de fer qui sont suspendus de ci de là, il mesure seulement un mètre de côté et présente la forme d'un carré à peu près régulier. Une large corde qui a fait déjà un long service à bord de notre barque et qui fort heureusement, s'est trouvé sans emploi à la morte saison, remplacera avantageusement la vapeur, voire l'électricité et, chose inouïe, trois, quatre, six seaux bien remplis feront parvenir jusqu'à nous, comme par enchantement, en se balançant majestueusement dans les airs, l'eau tant désirée, si longtemps attendue.

Oh! "l'eau courante du lavoir, les lits murmurants des ruisseaux" et le cristal des claires fontaines du poète rêveur!-. - Il y a eu bien des tâtonnements, bien des espoirs déçus, bien des dates d'inauguration remises à un temps ultérieur! – Un poteau penchait trop à gauche, une planche était trop écartée du côté droit, les rails n'étaient point à égale hauteur -. Une roue merveilleuse, avec une manivelle de belle allure et un cran à arrêt pratique pour éviter les départs trop brusques ou imprévus, devenait inutile à la dernière heure, et le char devait grimper à force de bras!

Vous pensez bien qu'au bout de peu de temps l'attelage suait, soufflait, était rendu! - Le remède à cet inconvénient vient enfin d'être trouvé : un simple tronc d'arbre, mobile, que feront pivoter des bras vigoureux, ne pourra-t-il pas aussi bien enrouler la corde! – Demain, l'entreprise aura un plein succès! Le drapeau flottera au-dessus de la ligne aérienne; ce sera une joie un triomphe!

Va! Curieux petit char et glisse doucement. Ne te brise pas aux obstacles de la route périlleuse! Tu as occasionné bien des peines, de nombreuses déceptions, plusieurs moments de satisfaction véritable et de plaisir délirant. Accomplis maintenant ton œuvre humanitaire jusqu'à la belle saison. L'eau que tu nous amènes si gracieusement n'est-elle pas la moitié de notre vie!

L.Garnier
1er Avril 1904

Manicouagan

Avant-hier soir, séance en tous points réussie, organisée par mon confrère, dans le but de trouver quelques piastres pour notre pauvre église. Vous savez sans doute que notre église, endettée d'une forte somme et inachevée, réclame encore un beau billet de \$500 au moins. Quelle œuvre gigantesque pour ce petit poste. Aussi, l'on fait comme on peut. Nous comptons à notre soirée environ cent cinquante spectateurs.

AUX FOURCHES !

On appelle ainsi l'endroit où les deux bras du Manicouagan bifurquent avant de former la belle et large rivière qui a donné son nom à notre mission. Cent vingt hommes environ y sont occupés par la Compagnie "English Bay Export" (Manicouagan & English Bay Export?) à l'abattage de "billots" qui sont transformés en planches, ici, à la belle saison. Quatre-vingts autres sont employés dans des camps plus rapprochés.

Venus pour la plupart des autres parties de la Côte Nord, ces travailleurs sont nos paroissiens pour un moment et chacun des missionnaires aime à leur porter, là-bas, à vingt lieues dans la forêt, les consolations de la religion dont ils ont tant besoin dans leur isolement. Quand mon tour fut venu, je pris mon billet de voyage, je sautai dans le premier wagon... ou plutôt: Toutes les semaines, trois hommes ayant chacun la conduite de deux traîneaux, transportent les vivres nécessaires à tout ce monde. C'est en leur compagnie que j'ai accompli mon excursion lointaine, juché, à l'aller, sur les poches de farine, de haricots, de foin et d'avoine, et au retour, presque bien assis sur le fond de la traîne.

Ordinairement, le cheval va au pas. Aux descentes seulement, souvent très rapides, il se permet de courir; et comme la forêt est montagneuse, la course a lieu trop fréquemment à mon gré. Car alors, aveuglé par la neige que soulève le vent ou les sabots du cheval, le voyageur a mille peines à se tenir cramponné sur les sacs... Course dangereuse, diront les timides! Mais aussi quel bonheur de se retrouver sain et sauf au pied de la colline!

On a été secoué, ballotté! Un saisissement involontaire, un peu semblable à celui que font éprouver sur mer, le roulis et le tangage, s'est emparé de vous. Le chemin est étroit; précisément assez large pour le traîneau. Une distraction pourrait occasionner quelque fâcheux désagrément à l'un de vos bras ou à l'une de vos jambes. Mais... avoir tenu bon, avoir empêché le cheval de tomber en serrant ferme ses guides et arriver en un instant "in ictu oculi" au fond du précipice, n'est-ce pas un triomphe sans égal?

La fatigue des chevaux et aussi celle des hommes qui ont dû, de temps à autre, marcher à la suite de la voiture ainsi que le missionnaire qui, cette fois ne s'en privait pas (c'est un marcheur, et autour de son presbytère, il ne peut faire une demi-lieue sans être à l'eau ou dans la forêt), nous oblige à faire halte de bonne heure. Huit lieues ont été le lot de la première journée. Quelle désespérante lenteur pour les habitués des "rapides" de Paris à Brest!

Nous passons la nuit dans une sorte de campement construit avec des sapins à peine équarris, où nous mangeons et où nous dormons comme nous pourrons. Un vieux poêle hors de service pour les grands centres, nous servira à rôtir ou plutôt à dégeler notre pain et à réchauffer les conserves de hareng qui pour une fois, feront un excellent menu, le meilleur sans contredit, du voyage. Ne disons rien de la propreté; elle n'habite pas ces lieux. Les assiettes, les fourchettes ont servi plusieurs fois; je crois cependant qu'on les a nettoyés un peu en mon honneur. C'est un détail! Prenons un morceau de pain et puisons à la source commune.

Après le repas agrémenté de gais propos, voire de joyeux refrains, le missionnaire récite la prière du soir et le chapelet. Il demande à ses compagnons d'être sages pendant qu'il lira son bréviaire... Comme la soirée va être longue! Il est sept heures à peine! Contons donc quelques histoires. Lisons quelques récits amusants. Puis vers neuf heures, essayons de

dormir sur les branches de sapin. Les montagnes sont nombreuses dans la forêt! Il y en a jusque dans ce lit rustique et elles paraissent même rocailleuses!...

Les rêves n'en seront sans doute que plus doux et plus enchanteurs!

Le lendemain, au lever du soleil, départ pour la station voisine où nous attendait, paraît-il, un aussi confortable logis, avec un inconvénient en plus : quelques chevaux s'abritent sous notre toit pendant la nuit.

Et la caravane de s'aligner et de s'avancer peu à peu. Oh, le ravissant chemin du "portage", montant, neigeux, malaisé, tout comme celui du bon La Fontaine. Oh, le splendide spectacle de l'interminable forêt! Les sapins succèdent aux sapins, puis ce sont des bois de bouleaux sans fin. Voici, plus loin, la rivière, large comme le plus beau fleuve de France et dont nous remontons le cours sur une longueur de douze milles sans songer que notre véhicule roule sur une glace couvrant plusieurs mètres d'eau. Cette rivière est magnifique, souvent encadrée de hautes montagnes qui s'échelonnent au loin et dont les dernières paraissent toucher le ciel. Pourquoi portent-elles sur leurs flancs et sur leur cime toujours les mêmes épinettes rabougries? Donnez leurs quelques oasis de verdure, quelques cascades murmurantes, à la fonte des neiges, elles rappelleraient les Pyrénées de Lourdes à Gavarnie, et je me représenterais les Indiens rêveurs à la vue de ce beau paysage et heureux de descendre ce fleuve sur leurs canots d'écorce au retour de la chasse dans les bois. Le voyage est moins agréable pour nous. Une forte brise nous jette à la face des tourbillons de neige, véritable "poudrerie" aveuglante, selon l'énergique expression du pays.

Le troisième jour enfin, on annonce le premier camp... Cherchez bien. On le distingue à peine sous l'épais manteau de neige qui le recouvre de toutes parts. Nous entrons dans l'appartement du chef, du "foreman", qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et aussi de dortoir pour le missionnaire et quelques hommes. Il fait froid au-dehors; restons enfermés jusqu'au lendemain et causons un peu.

Le Canadien aime les longs colloques; parlons de bois, de billots, du temps probable et de mille autres choses. Vers 5 h du soir, les travailleuses reviennent de la forêt, tout trempés par la neige humide. Leur table est servie. Ils feront honneur à la cuisine du "cook". La nourriture du camp est d'ailleurs satisfaisante. Il y a du bon pain, des haricots à volonté, du lard, du bœuf, un peu de morue, du sirop, des pommes. Au cuisinier il appartient de cuire à point ces aliments et de mettre dans leur apprêt la variété qui fait défaut par ailleurs. — Après le repas, je fais connaissance avec les hommes, qui sont heureux de mon arrivée, je récite la prière et le chapelet. Je leur adresse quelques paroles sans recherche, sans art, sans surtout les trois points des grands sermons. Tous se confessent ensuite et la veillée se termine par quelque lecture de contes d'autrefois, de ces bonnes et naïves histoires qui sont encore d'actualité et qui font bien rire!

Après une nuit d'un repos relatif, quand tous sont prêts, le missionnaire offre le St-Sacrifice pendant que les meilleures voix font entendre quelques cantiques populaires. Il y a communion générale... Rien n'est plus édifiant que cette messe célébrée dans un "camp" sur la table à manger, parée pour la circonstance avec la seule ornementation possible de couvertures et quelques sapins. — Les jours suivants, le missionnaire visite les autres camps bâtis à quelques milles les uns des autres. S'il se trouve être en mission un dimanche, tous sont enchantés d'assister à la grand messe et aux vêpres. Quand on a passé cinq mois à 20 lieues dans la forêt, à 30, 50, 100 lieues des siens, n'est-ce pas une joie inappréciable d'entendre, même au milieu d'un pauvre campement d'hiver, les doux chants de la foi catholique qui résonnent à pareille heure aussi, là-bas, dans la petite église de bois où prie en ce moment la famille bien-aimée! Et comme elles doivent être ferventes leurs supplications vers le Dieu qui daigne venir les visiter si loin... Il les bénira jusqu'à la fin des travaux; il éloignera d'eux les accidents fâcheux! N'est-il pas triste d'être surpris par la maladie dans le bois, pour se voir traîner

péniblement vers la mer, y arriver épuisé et y mourir enfin, comme ce camarade qu'ils ne rencontrent plus près d'eux et qui repose depuis deux mois dans le cimetière de la mission? Il eut une belle, une sainte mort; mais il expira sans avoir revu sa femme et ses chers enfants!... Dieu aidera tous ces braves gens; du moins, il leur permettra de conserver à peu près intact le salaire si bien mérité de cet hiver (80. 90. 100. 120 piastres peut-être; la piastre égale 5 francs) et qui fera tant d'heureux à la maison!

Dix jours passés au milieu de ces hommes m'ont permis d'admirer leur foi et leur attachement à notre religion sainte. La religion seule, du reste, peut leur donner l'énergie dont ils ont besoin pour accepter une tâche aussi pénible. Aucune fatigue cependant n'est comparable à la pensée que l'on est loin des siens, que l'on peut tomber malade, sans le secours d'aucun médecin, avec la perspective de faire 20 lieues en traîneau dans l'espace de trois jours, avant de recevoir les premiers soins!

Et au retour, dans mes longues rêveries à travers la forêt, je me disais à part moi-même : "Puissé-je avoir fait un peu de bien aux âmes de ces braves gens. Puissent-ils garder longtemps la grâce du divin Maître! Et ce voyage, dans la forêt, aura été l'un des plus consolants de ma vie."

L. Garnier.

mars 1904

UNE VISITE NOCTURNE ... LE SALUT DU PETIT LABRADORIEN

La Révérende Mère Provinciale des Filles de Jésus a pu enfin venir jusqu'à nous. Ce ne fut pas sans peine, je vous assure. Le jeudi, 9 juin, je recevais de la Rivière-Pentecôte une dépêche ainsi conçue: "Mère Provinciale prendra le "King" vendredi à son passage. "Monsieur le curé étant absent, l'émoi du vicaire fut grand à la lecture de ce message... Après des pourparlers à n'en plus finir, il put enfin trouver, faute de mieux un canot assez sur et l'on partit pour la Baie des Anglais, grand port de mer situé à huit milles de Manicouagan, où les steamers quelquefois viennent essayer de faire entendre leur sirène à l'unique habitant de ces lieux. Quatre heures de traversée dans une frêle nacelle!... et l'on attendit l'arrivée du bateau. "Viendra, viendra pas". Et les pauvres voyageurs accompagnés de quelques personnages qui, à cause de la dépêche, espéraient s'embarquer, durent revenir en se promettant qu'on ne les reprendrait plus. Et, la Révérende Mère, nous ne l'attendions plus qu'au passage du "St-Laurent", dans une huitaine, quant vers une heure après minuit, j'entends frapper à la porte... C'était elle-même et c'était aussi le Père Nouargues que je reconnus à peine, tant la végétation printanière, si active en ce moment sur la Côte a suspendu à son menton de puissantes racines, mais que tout de même, j'eus un très vif plaisir à revoir. J'appris alors l'énigme, la Révérende Mère avait pris le "King", mais le capitaine, pressé par les affaires et par le temps, avait opposé un refus catégorique de s'arrêter Baie des Anglais. Et voilà pourquoi la "barge" légère fuyait rapide sur les flots du St-Laurent, dans la nuit du 11 au 12 juin, délaissa Godbout, pendant que ses passagers goûtaient sur les dures pierres qui lui servaient de lest, les douceurs d'un sommeil lent à venir. Et voilà pourquoi aussi, le vicaire de Manicouagan fut réveillé cette nuit-là par un bruit bien connu : "toc toc". Un malade au poste! Levons-nous vite et courons près de lui! Vous savez le reste...

Autre trait à signaler à propos de l'illustre Visiteuse. Comme elle se rendait, le matin, à l'église, un enfant l'aperçoit et l'aborde d'un air investigateur : "c'est bien vous, la Mère Provinciale?" "Oui, mon enfant, c'est bien moi. Vous me voulez?" "Eh bien, bonjour Mère Provinciale" réplique vivement le petit Labradorien en esquissant un large geste et en faisant une révérence. La Révérende Mère qui nous racontait ce trait en riant de bon cœur, a laissé la meilleure impression parmi nous. Espérons qu'elle gardera bon souvenir de sa trop courte visite sur la Côte Nord. L'œuvre de la Divine Providence lui a confié de ce côté du Fleuve n'est point une œuvre facile, mais c'est une œuvre méritoire au même titre assurément que la persécution vaillamment supportée dans les écoles libres au pays de Bretagne.

L. Garnie
12 juin 1904

UNE SÉANCE DE PRESTIDIGITATION AU LABRADOR CANADIEN

Nous descendîmes tous la côte, ce soir-là et à l'heure fixée, monsieur le vicaire et les Religieuses se trouvaient au rendez-vous, ainsi que toute la population de Manicouagan... Pensez donc! Le RP B... allait exécuter des tours de... magie! et pendant presque deux heures, émerveiller, charmer et tromper les yeux les plus vigilants, grâce à l'agilité de ses doigts et, disons-le aussi, grâce à son éloquence toute de circonstance.

Deux cents personnes avaient répondu à notre invitation et se pressaient dans notre "salle de séance". Pauvre salle, croyez-le où n'abondent point les décors fastueux et dont les plus beaux ornements sont les cinquante enfants qui y apprennent chaque jour les premiers éléments de la langue française; salle basse, éclairée par trois lampes à pétrole en guise de lustres étincelants et d'électricité.

Cependant, l'opérateur est à son poste et tous les yeux sont fixés de son côté dans une anxieuse attente.

"Mes chers amis", commença-t-il, "je vous remercie d'être venus en aussi grand nombre à notre réunion. J'aurai le plaisir de faire devant vous quelques tours de prestidigitation. Ce mot est peut-être savant pour vous. Je pourrais le remplacer par le mot "magie", mais n'allez pas me mettre au nombre des magiciens! Tout le secret de mes tours est au bout de mes doigts et dans mes mains. Quelques-uns prétendront que les larges manches de ma soutane sont aussi de la partie. Qu'ils les examinent à leur aise."

Et après ce petit préambule indispensable que je résume, les tours succédèrent aux tours, tous plus applaudis les uns que les autres.

Tout d'abord, un gros dé carré fut présenté au public ainsi qu'un beau chapeau de cérémonie. Quel tube, messieurs! "Je connais deux moyens de faire passer ce dé dans le chapeau" dit l'opérateur. Le premier bien simple, consiste à le prendre à la main et à l'y déposer délicatement, comme vous voyez. Le second... Qui aurait pu le prévoir? Une assiette fut placée au-dessus de l'ouverture du chapeau et le dé, sur l'assiette. Il était bien dessus, tous le constatèrent. Et... au coup de trois, il avait sous l'influence de la baguette magique que l'opérateur tenait dans ses mains, passé dans le chapeau, au travers de l'assiette sans faire la moindre trouée dans celle-ci?... Comment? Mystère!

Des explications nombreuses ont été données. Personne n'a encore deviné à l'heure où j'écris ces lignes.

Ne nous laissons pas distraire. L'artiste montre déjà un foulard au public; il le presse entre ses doigts, fortement et il le change ainsi en un œuf de belle forme!

"Et maintenant, regardez! C'est le tour merveilleux de la cage..." Un joli petit oiseau prend ses ébats à l'intérieur. Elle est recouverte d'une étoffe quelconque. Un enfant, le plus loustic du groupe, s'il vous plaît, la prend et la tient par les coins. Un geste rapide! L'étoffe est enlevée et au grand ébahissement de tous, surtout de l'enfant qui reste tout ahuri, la cage a disparu. Cette opération s'appelle, paraît-il "un voyage à travers l'inconnu". Je ne m'ingénierai pas à lui trouver une autre dénomination n'ayant pu suivre du tout la cage dans sa mystérieuse pérégrination.

Mais, laissons l'idéal et entreprenons des travaux pratiques utiles... Voyez donc!... Trois foulards du rouge le plus vif, entre par l'une des extrémités d'un rouleau de papier dont tous ont préalablement aperçu la blancheur immaculée, sortent par l'autre, transformés en magnifiques mouchoirs bleus! Enfoncés, les peintres et plus n'est besoin de leurs pinceaux et de leur peinture!

De même, trois bandes de papier, toutes minces et toutes ??? ont l'avantage de toucher les mains du prestidigitateur, et un instant après, à leur place, des drapeaux tricolores apparaissent innombrables. Il y en avait pour décorer tous les chapeaux et toutes les poitrines... Vive la France! n'est-ce pas, dont le doux souvenir vient naturellement à l'esprit de l'exilé à la vue des trois couleurs, si minuscule qu'ils soient!

Les ménagères présentes à la veillée m'en voudraient de ne pas mentionner la cuisson extraordinaire d'une omelette soufflée comme celle de madame Poulard, au Mont-St Michel... Un œuf est tombé au fond du chapeau magique lequel fait quelques tours au-dessus d'une bougie allumée, avec une promptitude!... C'est fait! L'omelette à point et excellente, au dire des enfants qui la goûtèrent. Ils prétendirent qu'elle avait auparavant passé par la poêle de Soeur St Lydie. Allons donc! J'ajouterai, pour être exact que l'omelette n'avait pas terni le fond du chapeau ni des rouleaux de ruban de toutes couleurs et longs à n'en plus finir qui se déployaient, se déployaient des cris de stupéfaction partaient de tous les coins de la salle.

Mais voici une bien autre merveille. "Une poule" (C'est le nom, m'a dit l'opérateur lui-même, de ce bipède phénoménal) une poule enfouie dans un sac vide, je vous l'assure. Je l'ai constaté, pond un, deux, trois, jusqu'à dix et douze œufs de suite.

Quelle fécondité, mes amis, par cette dure saison! Le lendemain, un enfant déclara l'avoir vue (le malin) la poule "invisible".

L'attention fut distraite de la poule pourtant curieuse par le cri: "Des fleurs! Des fleurs!" En effet, un mouchoir enroulé entre les mains de l'opérateur se métamorphosait peu à peu en un magnifique bouquet de fleurs rosés. "Oh, ma chère! Les belles fleurs pour ton chapeau et le mien". Je citerai aussi, pour mémoire, une fabrication de bonbons succulents avec de la vulgaire sciure de bois. Ce moyen économique de satisfaire les palais enfantins a été essayé par un écolier, mais, d'après mes renseignements que je crois puisés à bonne source, sans le moindre succès.

Et enfin, je rappellerai encore deux opérations qui m'ont particulièrement intéressé. Une clef véritable ne fut-elle pas introduite dans un petit pain, cuit le jour même par le boulanger de la place, d'une façon plus que prodigieuse.

"Voici deux petits pains, mon ami", avait suggéré l'artiste. "Faites votre choix. Cette clef que vous voyez va se trouver dans le pain qui vous plaira". Et quand l'enfant eut désigné le pain, on l'ouvrit. Il contenait la clef... J'ai demandé depuis si le boulanger n'avait pas été du complot. Il m'a juré ses grands dieux que les pains étaient sortis de son four, absolument semblables aux autres. Soyons satisfaits et attendons à plus tard à sonder cette énigme étrange.

Terminons par le tour qui m'a le plus impressionné. Est-ce l'effet de la poudre? Peut-être, j'ai horreur du fusil... Une montre, celle d'un assistant, fut déposée dans un coffret que l'on ferma à clef au su et au vu de tous. "Je prie l'un de vous", commanda alors l'opérateur, "de se placer au milieu de la salle avec l'arme que voici. De là, il va viser le milieu de cet écran que je tiendrai moi-même à la main. Un... deux... trois... Tirez. Bien visé".

Je le crois bien! Immédiatement une ouverture se pratiquait au beau milieu de l'écran. Un objet imprécis d'abord, sembla, à travers la fumée, faire demi-tour à droite... C'était la montre elle-même; la montre que tous croyaient encore dans le coffret.

J'en oublie et des meilleurs. Mais la mémoire la mieux ornée ne pourrait les retenir tous. Heureux serais-je si j'ai pu donner une idée de la vision splendide dont j'ai été le témoin enthousiasme. Je ne dirai pas les réflexions entendues au cours de cette veillée mémorable : "Comme il est smatte" (habile et prompt). "Ça c'est smatte!" "Oh, des fleurs, les belles fleurs".

"Tiens! Il n'y a plus de cage". "Comme on se distrait mieux ici qu'autour d'une bouteille de whiskey". "Elles sont rares les veillées de ce genre sur la Côte-Nord". Etc, et...

Charmante veillée en effet, où le bon rire gaulois trouva sa bonne part, joyeusement terminée par une danse sauvage fort réussie et par une danse d'un autre genre, une danse de guignols qu'accompagnait un gramophone dernier modèle. La Chanson du "Petit Grégoire" fût aussi interprétée avec les gestes convenables par... une marionnette! Oh, Botrel! Si tu avais été là!

Soirée utile surtout. Notre unique but était de trouver quelques ressources pour commencer la voûte de notre pauvre église. Pussions-nous bientôt, grâce aux âmes généreuses qui voudront bien s'intéresser à notre œuvre, donner à Notre-Seigneur un abri meilleur, suffisamment chaud pour les hivers rigoureux et surtout plus digne de Lui.

MANICOUAGAN; ORIGINE DU CHANTIER, LA MISSION, L'AVENIR.

Avant 1898, Manicouagan n'était pas. — Sur la rive opposée au poste actuel, on pouvait voir deux maisons seulement dont les habitants se livraient à la culture, à la chasse et à la pêche. — Les frères Jalbert canadiens du Lac St-Jean, sont les fondateurs de ce village.

En 1898, ils achetèrent du Gouvernement une étendue considérable de terrain aux environs de la rivière qui a donné son nom au poste, dans le but d'y exploiter le bois propre au sciage, et dès l'automne, ils y firent chantier. Un nombre bien restreint d'hommes, une soixante je crois, composèrent, la première colonie. On ne mentionne pas qu'il y eut de femmes, et si mes souvenirs sont exacts, pas une "créature" ne fut admise à ce chantier improvisé : elles y auraient fait bien triste figure! On eut recours, pour cette fois, aux plus primitives installations. Un simple "camp" fut bâti à la hâte, tout à fait semblable à ceux que l'on rencontre maintenant depuis la Baie des Anglais jusqu'au Fourches, c'est-à-dire sur une distance de plus de vingt lieues, disséminées un peu partout sur les bords de toutes les rivières qui peuvent au printemps, servir de véhicule aux "billots". Des épinettes équarries dans toute leur longueur furent disposées les unes sur les autres. On forma ainsi une sorte de rectangle plus ou moins régulier, et quand cette charpente eut atteint deux ou trois mètres de hauteur, on la recouvrit d'épinettes semblables aux premières. Une épaisse couche de terre sur ce toit plat, quelques arbres encore et la première maison de Manicouagan était terminée.

Ajoutons-y un plancher aussi rustique que le reste, une ou deux séparations, quelques poteaux pour soutenir les lits peu moelleux des hommes; voici la "cookerie" où le cuisinier de céans cuira à point le pain, le lard, le bœuf et surtout les haricots vulgairement nommés les "binnes" ce mets fortifiant entre tous. À côté, la salle à manger; — plus loin, la chambre commune et enfin l'écurie.

Deux camps semblables suffirent pour cette fois. Une maison un peu plus luxueuse abrita Messieurs les Gérants. On passa ainsi le premier hiver. Les gages montèrent jusqu'à douze piastres (60 f) par mois. Ils sont maintenant à vingt-six (130 f). Le progrès l'a voulu!

Au printemps, on travailla à la construction du moulin de sciage. Plusieurs maisons s'élevèrent alors comme par enchantement et purent recevoir les familles au complet. Le chantier était en marche et désormais il emploiera de cent à deux cents hommes à la coupe du bois et autant à la belle saison pour le sciage et les travaux variés qu'exigea pareille entreprise.

Les débuts furent pénibles et plusieurs fois les eaux de la rivière puissante, démesurément grossies par la fonte des neiges et les pluies du printemps, emportèrent au large de nombreux billots péniblement arrachés pourtant aux profondeurs de la forêt.

Durant l'été de 1907, un épisode terrible vint en outre jeter l'épouvante au sein de la petite colonie : le feu avait pris tout à coup dans la forêt à un demi-mille à peine des habitations. Grâce à la sécheresse qui sévissait alors, il se propagea avec une rapidité vertigineuse. Une longue traînée de flammes dominait et enveloppait comme d'un demi-cercle de feu le village entier, répandant une chaleur suffocante et une fumée épaisse jusque dans les demeures qu'il atteignait bientôt.

Tous étaient dans la plus anxieuse attente. On se groupait autour des habitations, contemplant avec effroi l'affreux et à la fois grandiose spectacle. On priait la Ste-Vierge, on se vouait à la bonne St-Anne. Plusieurs transportaient jusqu'au quai leurs meubles et leurs vêtements pour s'enfuir dans la première embarcation qui s'offrait en cas d'embrasement général. Cette angoisse poignante dura deux jours et deux nuits entières, jusqu'à ce que le fléau n'eut expiré, comme par miracle à la porte des maisons, ne laissant après lui que des traces de sapins tout noircis.

Malheureusement, ces tristes vestiges des flammes n'ont disparu qu'autour de l'église et ils donnent encore un lugubre aspect à un emplacement qui pourrait être verdoyant et fort agréable à la belle saison.

Petit et bien modeste, puisqu'il compte à peine trente habitants, le village de Manicouagan est un centre d'activité considérable et de vie intense. Je ne parle pas de l'hiver : hiver c'est la mort! La rivière est recouverte de glaces, la navigation est interrompue sur le St-Laurent. Les communications avec le reste du monde sont nulles, si l'on en excepte celles que nous procure le "rapide du Nord"... Un point noir de l'autre côté de la rivière, à deux milles! Regardez comme il grossit à vue d'œil!... Régulier ainsi que la ligne formant angle droit, il décrit tour à tour une ligne courbe et une ligne brisée. Il se disloque puis paraît se composer de quatre trains différents... Vous l'avez deviné: ce sont les chiens des postillons qui nous apportent des nouvelles de nos parents et de nos amis de France et du Canada!

S'ils pouvaient soupçonner le plaisir qu'on éprouve ici à lire les précieux papiers qu'ils traînent avec tant d'empressement à travers neige et glace! C'est notre grande distraction.

Tout l'hiver les hommes sont occupés dans la forêt. Les femmes seules gardent fidèlement la résidence, heureuses si la maladie ne vient point troubler, par ce temps glacial le joyeux essaim d'enfants qui les entourent.

Vers la fin d'avril, un événement se produit qui va rompre la monotonie de notre existence. L'immense couche de glace qui avait fait notre rivière une vaste plaine et rendu muettes ses eaux turbulentes, se trouve tout à coup divisée en des milliers de blocs de toutes dimensions et gagne ainsi les flots bleus... Grand bien lui fasse!... Nous attendions son départ pour vivre de nouveau! Aussitôt notre goélette hisse sa grande voile et prend sa première volée vers Québec. Elle fera dix jusqu'à douze voyages emportant nos commandes et nous amenant toutes les provisions nécessaires à l'existence.

Moins prétentieux, mais plus vaillant peut-être, notre steamer car nous en avons un, entreprend ses courses furibondes, sillonnant la rivière en tous sens, tantôt amenant par milliers à la fois, des billots au moulin tantôt conduisant au port de la Baie des Anglais des chalands chargés de planches et de madriers : C'est un fier steamer que notre "togue" (tug). Souventes fois, il gagne la rive opposée du grand Fleuve. Et quand il a l'heure de traîner, amarré à son arrière, un chaland de bonnes dimensions, il nous amène des chevaux, des vaches, des porcs, des poules, tous les animaux et tous les produits que notre côte inculte n'a point encore essayé d'acclimater ici. Quelquefois un voilier d'Europe, un trois mâts s'il vous plaît, l'attend à la baie pour engloutir dans ses vastes flancs et emmener jusqu'aux "vieux pays", en Norvège, en Angleterre, en France sans doute aussi, le bois si apprécié de votre forêt vierge.

xxx

La mission: Dès les premières années du chantier, le service religieux fut assuré par les RR.PP Oblats. Mais, à cause de la distance qui sépare Bersimis de Manicouagan (13 lieues), et la difficulté des voyages à l'été comme à l'hiver, ces dévoués missionnaires ne pouvaient multiplier à leur gré leurs visites bienfaisantes. Aussi, les familles foncièrement catholiques pour la plupart, se fatiguèrent d'une situation si pénible pour leur foi et si peu favorable à l'instruction et à

l'éducation de leurs enfants. Elles exigèrent de la Compagnie la présence d'un prêtre au poste même. Et ce fut sur les instances de cette dernière qu'au printemps de 1902, sa Grandeur Monseigneur Labrecque, évêque de Chicoutimi et Administrateur de la Préfecture, leur procura l'avantage incomparable d'avoir leur missionnaire à eux.

Prêtre actif et zélé, le révérend Monsieur St-Gelais se montra à la hauteur de sa tâche nouvelle. Sans ressources, avec l'aide des trente familles qu'il venait desservir et le concours de la Compagnie A. Dobell et Backett, dont il obtint le bois de construction nécessaire, il bâtit dès la première année, une église et un presbytère.

Il prépara ainsi le terrain aux R.R.P.P. Eudistes, qui, en 1903 ont accepté toutes les missions de la Côte-Nord du St-Laurent. Il ne pouvait vraiment pas faire davantage dans un an, et ses successeurs ainsi que leurs ouailles lui doivent la plus vive reconnaissance.

Certes, tout n'est pas fini dans cette œuvre qui n'est qu'à son début. Le budget de la Fabrique est grevé de lourdes dettes; l'église n'a pas de voûte et l'on y ressent singulièrement l'effet des brises glaciales du nord; le clocher à jour ne la domine pas encore, et elle inspire de la pitié l'humble petite cloche à peine élevée au-dessus de terre, sur ses quatre madriers! Non, elle ne doit pas rester là plus longtemps, il faut qu'elle s'élève bientôt dans les airs pour dire bien haut à tous quand l'heure de Dieu est venue.- Le temps, ce grand remède à tous les maux, et les secours inespérés que la Providence inspirera aux âmes généreuses de diriger vers les pauvres missions du Labrador, peut-être aussi la prospérité du chantier, permettront aux missionnaires d'achever l'œuvre si bien commencée par le fondateur de la mission.

L'avenir du chantier : — Dans un discours fort remarqué, l'honorable M. Turgeon, ministre de l'Agriculture pour la province de Québec, prononçait naguère ces paroles significatives : "Toute cette côte-nord du fleuve St-Laurent que l'on croyait inaccessible, inhospitalière, à peine couverte de sapins rabougris, est coupée par des rivières que l'on pourrait appeler des fleuves gigantesques si elles ne se déversaient dans le St-Laurent. Sur chacune de ces rivières, il y a des centaines de chûtes. Sur la rivière Manicouagan, à quelques lieues de la mer, il y a une chute qui, par le volume et la puissance, laisserait bien loin derrière elle ce que l'on croyait être les incomparables chutes du Niagara. — Il ajouta : "Tous ces fleuves du nord charrient entre les rives à peine connues, des forces et des énergies dont il est impossible de préciser la magnitude, et l'esprit reste confondu devant le rêve d'avenir qu'il est permis de faire pour notre pays!... C'est du Nord que nous viendra la prospérité. Un empire immense avec ses énergies encore vierges sollicite de ce côté notre ambition."

Rien n'est plus vrai pour la région que j'ai pu depuis mon arrivée sur la Côte Nord étudier à loisir. La rivière Manicouagan a les proportions d'un grand fleuve. À son embouchure, elle mesure plus de trois milles d'une rive à l'autre et la partie la plus étroite dans les premiers douze milles en remontant son cours à 1650 pieds ou 550 verges de largeur.

À cet endroit, l'écoulement est de 2 422 447 pieds cubes d'eau, à la minute. À douze milles de la mer, on peut admirer l'une des plus magnifiques chutes du monde; elle a 110 pieds de hauteur. Douze mille plus loin se trouvent les secondes chutes plus admirables encore puisqu'elles atteignent 165 pieds. Vers le nord, on rencontre encore des chutes de 115, 175 et 20 pieds. En se guidant sur ces forces puissantes, échelonnées, pour ainsi dire, dans toute la longueur du fleuve, on a calculé que l'écoulement de ses eaux peut développer 414 323 chevaux-vapeur.

Ajoutez qu'il serait relativement facile d'utiliser ce magnifique pouvoir d'eau. Une usine se bâtirait aux pieds de la première chute dans d'excellentes conditions, et chose appréciable au plus haut point, la nature du sol permettrait de construire un chemin de fer électrique reliant l'usine à la Baie des Anglais, distante de 12 milles seulement.

Ce havre, à l'abri des coups de vent par la pointe St-Pancras, au nord-ouest et à l'ouest par des collines de 500 à 600 pieds d'altitude, au sud-est, par les battures de l'embouchure de la rivière se prêterait à la construction de grands quais. En outre, la profondeur de ses eaux varie de 6 à 30 brasses, et comme il est toujours libre de glaces en hiver, il offrirait en toute saison, un accès facile même aux navires de gros tonnage, et, pourrait être, après quelques travaux, l'un des plus sûrs ports que l'on puisse imaginer.

Quel avenir Dieu réserve-t-il à ce coin de terre ignoré jusqu'à nos jours? C'est son secret. Mais, la richesse de la forêt recouverte pourtant d'épinettes de toutes sortes et de toute taille, qu'interrompent parfois des bois entiers de bouleaux magnifiques, arrosés par des rivières sans nombre, ourlant des lacs immenses, recelant peut-être des mines fécondes, puis, les énergies merveilleuses que la Providence semble avoir placées là à dessein, tenteront un jour ou l'autre les capitaux de l'ancien ou du nouveau continent.

Et, comme le disait encore l'honorable ministre de l'Agriculture, "grâce à ces entreprises des Sept-Îles, de Rivière-Pentecôte et de Manicouagan, une ère de prospérité nouvelle et inappréciable se sera levée pour le Canada, au nord du grand fleuve".

N'est-ce pas un désir louable que celui de voir bientôt ces rêves devenir des réalités? N'y a-t-il pas là une source de conquêtes pacifiques et glorieux pour un peuple, de travail honnête et rémunérateur pour l'ouvrier, et plaise à Dieu, de progrès réels aussi pour la grande cause des âmes! —

L. Garnier

ECHO DU LABRADOR

Texte 9

AU FOND D'UN PUIITS.

Vulgaire sujet, dira un lecteur à la vue du seul titre : un puits peut-il être une occasion d'écrire?...

Cruelle histoire sans doute, dira l'autre... Tomber au fond d'un puits, y rester, ne fût-ce qu'un instant, au pays de la neige et des glaces!

Oui, notre puits a une histoire qui intéressera plus d'un ami de l'"Echo". Les choses ne vont pas, au Labrador, le train que leur fait courir le progrès autour des grandes cités! Depuis deux ans déjà, les habitants du presbytère étaient réduits à descendre une côte longue et ardue, deux seaux à la main, pour puiser l'eau nécessaire aux besoins du ménage à la source presque tarie du voisin. Souvent, à l'hiver, la côte était glissante, et quand essoufflé, n'en pouvant plus, on était enfin revenu à domicile, les seaux se trouvaient presque vides. Parfois l'un deux était resté dans la neige, ayant perdu son anse en chemin. Des chutes imprévues, des faux pas étaient les causes ordinaires de ces grandes catastrophes. Il arrive en effet souvent qu'une jambe s'écarte tout à coup du sentier, s'enfonce à des profondeurs inconnues dans la neige, tandis que l'autre reste en suspens à la surface durcie, incapable de porter secours à la première!... Et alors!... Les jours de grandes brises, les plus vaillants eux-mêmes osaient à peine tenter l'excursion périlleuse!

Déjà tous comprennent ce qu'avait d'anormal, de pénible, pareille situation. — Certes de nombreuses tentatives avaient été faites pour y remédier. Six ou sept fontaines creusées par notre prédécesseur ou par nous, un canal gigantesque, une pompe puissante installée dans les profondeurs d'une cave, inventée et fabriquée pour la cause, par l'ingénieur de la "place", le puits artésien essayé sous le presbytère même, une sorte de funiculaire enfin qui eut ses jours de gloire, mais dont la machine, dépourvue du reste de tout souffle vaporeux, se brisa bientôt... tout, absolument tout avait complètement échoué.

Et c'était partout des paroles de désespoir. "Les Pères n'auront pas d'eau cet hiver encore! Pourquoi n'avoir pas prévu cet inconvénient avant d'avoir élevé leur demeure"! ...

Pas d'eau dans les verres pour remplacer aux repas le cidre mousseux de Bretagne; pas d'eau pour la cuisson des aliments, pas d'eau pour les animaux, pas d'eau pour les lavages réitérés du linge et des parquets de la maison... n'est-ce pas un dénouement insupportable, même au Labrador?...

En désespoir de cause, au mois d'octobre dernier, je me dis qu'il fallait de toute nécessité résoudre le problème.

À Québec, on nous proposait des pompes à vapeur, au choix, pour la bagatelle de deux cents piastres (1000 francs)... — Fi donc! Dans l'état pitoyable où se trouve notre pauvre église, pouvions-nous mettre à l'eau un argent qui nous fait défaut pour le temple du Seigneur?

La pompe que nous fîmes venir nous coûta modestement six piastres (30.00 francs). Nous avions en outre une "pointe" (est-ce le mot technique? j'ignore) et plus de cent pieds de tuyaux. — À l'œuvre les amis!

Pendant dix longues veillées qui se prolongeaient jusqu'à onze heures du soir, on pouvait voir au presbytère des hommes vigoureux cognant à tour de bras sur les tuyaux convenablement ajustés les uns aux autres... – Cogne plus fort! – Tu ne fais rien, faignant! – Il ne descend pas, il remonte! Un seul de mes coups vaut dix des tiens! Nous l'aurons bien l'eau, Père à nous tous, il n'est pas possible... J'en ai déjà enfoncé des "pointes"... et cela marchait à merveille, on pompait du sable quelque temps, et puis c'était de la belle eau claire!... Si nous sondions? Un plomb de sonde s'il vous plaît?... L'eau! l'eau à vingt-cinq pieds! Je disais bien que je l'aurais l'eau, moi!... Victoire!... Victoire? Hélas! la pompe ne voulut pas fonctionner. On dut retirer les tuyaux, les enfoncer de nouveau, les remettre encore, puis les faire remonter. On répéta ce manège jusqu'à trois et quatre fois.

Malheureusement ces travaux fatigants où toutes les bonnes volontés, toutes les connaissances, tous les génies de l'endroit se perdaient en vaines recherches, eurent pour résultat de déconcerter tous les esprits et d'anéantir jusqu'au moindre espoir.

Cependant, on avait senti l'eau quand le fil à plomb était descendu. – De l'eau!... il y avait de l'eau!

Ce fut alors que je résolus de creuser un puits, un puits immense, si c'était nécessaire, à deux pas d'un autre fouille sans le moindre succès du reste, l'année précédente.

Je fis donc appel encore une fois à toutes les énergies locales. Toute la semaine durant, je travaillerais avec les enfants de l'école.

Le dimanche, les hommes dont pas un n'était libre pendant la semaine, donneraient quelques coups pas trop pénibles pour la jeune équipe... Il fallait se hâter. La neige était annoncée pour les premiers jours de novembre, et alors il ne faudrait plus songer à sonder les entrailles de la terre. Cette circonstance me parut une raison suffisante pour autoriser quelques heures de travail le jour du Seigneur.

Nous tâmes à donner à notre œuvre des dimensions sérieuses: six pieds carrés en haut, cinq au milieu, quatre au bas. Les trois encadrements en madriers et en planches remplaceraient les murs des puits européens et mesureraient exactement douze pieds de longueur. Un trépied, si l'on veut, formé avec trois troncs de sapins, une poulie supérieure à la tête de ce triangle, une autre attachée au seau qui monterait la terre, une corde puissante, tels furent les moyens patentés mis à la disposition des travailleurs.

Les enfants tiraient sur la corde et, quand le seau rempli arrivait à destination, une main vigoureuse que je ne désignerai pas autrement par modestie, le saisissait rapidement et lui faisait faire demi-tour.

L'affaire était en marche. Il ne fallait plus que rester joyeux et résolu jusqu'au bout. Au-dehors on disait que nous tentions l'impossible, que c'était une folie!...

Les échos vagues de ces décevants propos résonnaient tristement jusqu'à nous. Grâce à Dieu, ils ne nous décourageaient point. Toutefois, j'avais espéré achever le travail en huit jours, un mois après seulement nous avions trouvé l'eau!

Jugez de notre triomphe! – Immédiatement on procéda à l'installation de la pompe et des tuyaux.

Le puits nouveau fut soigneusement recouvert de madriers, une épaisse couche de terre le mit à l'abri du froid. Une petite couverture seulement apparaît encore, sorte de caisse remplie de foin à l'hiver pour empêcher l'air de pénétrer dans ces profondeurs souterraines.

Chacun voulut voir la merveille et en admirer les vastes proportions.

Les jugements des hommes une fois de plus n'ont pas prévalu... St-Joseph que plusieurs avaient instamment prié de venir à notre secours, guida nos pas vers la source et nous donna le courage d'aller trouver l'eau au bon endroit.

Et maintenant, elle coule désormais et coulera à gros bouillons dans la cuisine du presbytère, pure "comme l'azur étincelant des cieux" et rafraîchissante comme celle qui"... coule et bruit à l'ombre des grands bois."

L. Garnier